

5. E miracoloso sporgersi

J'ai raconté le miracle qui échet à Antoine Quirieux et du peu de cas que celui-ci en fit.

Je vais parler maintenant de ce qu'il advint de cette perle que celui-ci laissa aux pourceaux. Je vais dire ce que devint ce joyau qui, passant pour de la pacotille, fut ramassé, astiqué, monté en sautoir et enfin exhibé sous le nez de tout le monde comme un bijou véritable.

Je veux parler de l'apparition miraculeuse de la Vierge au passage à niveau 534 au bas de la côte de Fourachaux.

Quand on parle de pourceau, Joseph Barberaz ouvre un œil, masse sa grosse bidasse et se passe un doigt à l'ongle culotté de goudron d'anus entre sa peau grise et le col suifé de crasse de sa chemise de l'année.

N'eut été sa gentillesse candide, la fille de Moktar aurait démontré, comme vous le verrez plus loin, qu'entre cette crasse débonnaire et la peste philopède, pour citer une maladie à la mode, il y avait une variation continue et inéluctable qui justifiait qu'on lui réglât son compte.

– Putain, mon compte est bon, mon compte est bon ! psalmodiait Joseph en suintant de trouille, alors qu'il dégringolait la route en lacet de la Côte de Fourachaux au volant de son camion, revenant de livrer je ne sais quel fourbi aux Cimenteries.

Si vous vous en souvenez, il pensait à cette interview calamiteuse qu'il avait commise et qui allait bientôt agacer l'appétit de l'opinion publique. Les conséquences le terrifiaient.

Il découvrait que l'intimité qu'il partageait avec son épouse, pour flasque et puant le chou qu'elle fut, lui était aussi indispensable que ses vêtements crasseux. Elle était l'ultime garde-fou avant l'état de clochardisation dans lequel il n'allait pas manquer de glisser dès qu'elle le découvrirait tel qu'en lui-même.

Il ne s'agissait pas d'amitié, de tendresse avec du poil autour et

encore moins d'amour. Il s'agissait seulement d'intimité. Comment conserver, non pas son estime, mais au moins son absence de mépris et l'indifférence stuporeuse dans laquelle elle vivait à ses côtés. Seul un événement cataclysmique submergeant les organes de presse pouvait distraire de sa pauvre affaire.

– Si je franchis le passage à niveau avant le 18h14, c'est signe que c'est un signe, pensa-t-il dans sa vieille hure de gamin immature.

Il écrasa le champignon et descendit à fond la caisse. Il était le dernier à emprunter la route : toutes les toupies des Cimenteries étaient alignées et lavées lorsqu'il avait quitté l'entreprise. Le danger lui procura une ivresse apaisante.

La route n'était pas large mais il était seul. Il coupait les virages au plus court, ses phares masqués de poussière de ciment ne laissant deviner qu'un spectre de chaussée.

18h13 ! La vitesse le grisait et lui donnait du génie pour négocier ses courbes. Il regarda le compteur : 110 km/h. Presque 18h14.

Il arrivait au dernier tournant avant la ligne droite où les camions, s'il le fallait, pouvaient encore s'arrêter avant la barrière. Mais d'habitude il l'abordait à 50, pas à 90 !

Attention : nids de poules ! Il jura contre ses phares qui n'éclairaient pas et frappa à coup de poings sur le volant. Il leva le pied et le camion ralentit un poil. Ouverte ! La barrière était ouverte ! Alors il mit la sauce.

À partir de là, je vais essayer de décrire chronologiquement les événements qui se succédèrent à la vitesse de l'électron dans les quatre secondes qui suivirent.

La première chose que vit Joseph Barberaz, après les catadiopres de la barrière ouverte, fut une silhouette sur le bord de son champ visuel droit. Et encore ne la vit-il que parce qu'elle était éclairée faiblement d'une lueur sinistre qui accrocha son regard.

La seconde chose qu'il vit, et cela précisément pour la raison seule qu'il avait tourné la tête vers cette silhouette incongrue, ce furent les phares de la motrice qui tremblotèrent fugacement dans

la nuit à travers une trouée du rideau d'arbres et qui venaient à sa rencontre pour un rendez-vous spécial, sur le passage à niveau, entre ces putains de barrières ouvertes.

Se mettre debout sur les freins, braquer à mort vers la gauche dans un réflexe de survie ne lui prit que le temps de le faire. Ensuite tout s'enchaîna normalement.

La remorque dérapa élégamment du cul, pivotant autour du tracteur et son essieu arrière vint percuter la niche de la Vierge qui fusa par-dessus la tête d'Antoine Quirieux et la voie ferrée comme une comète de lumière froide.

Le choc ramena la remorque à la raison, c'est-à-dire sur la route mais de ce fait, l'attelage s'était mis en portefeuille et le tracteur, dont l'avant regardait maintenant vers l'arrière de la remorque, progressait toujours à rebours vers le passage à niveau, entraîné par l'inertie de celle-ci, jusqu'à ce que son pont arrière vînt percuter la masse d'un parapet qui mit fin brutalement à ses divagations.

Le choc fit se rompre l'attelage. La remorque continua sur son ère sans marquer une hésitation, emportant la barrière relevée pour venir rencontrer la trajectoire de la motrice qui la souleva dans les airs, la projeta de l'autre côté de la voie ferrée, lui fit labourer le jardinet et ses choux gras, écrabouiller les lapins incrédules et enfin perforer de part en part la maison du garde-barrière dont il ne subsista provisoirement que deux murs et le toit.

Dans sa cabine, Joseph Barberaz était aux anges : même pas sa faute !

Le train finit par s'arrêter et le silence retomba, brisé par le claquement du métal brutalisé qui refroidissait. Joseph était descendu de sa cabine et regardait Antoine qui s'était relevé, épousseté et regardait Joseph. Que dire ? Normalement ils auraient dû être morts tous les deux en ce moment même, ça calme.

- Il y a ta télé qui marche toujours ! lâcha Joseph.
- Tu as raison, je vais l'éteindre !

Antoine traversa la voie ferrée derrière le wagon de queue, le

dos voûté et les semelles en plomb. Il s'approcha du point de chute de la niche de la Vierge. Chose étrange, sa chute avait été amortie par celle du chien sur laquelle elle était retombée les pieds devant après son saut périlleux au cours de sa trajectoire parabolique, écrasant le pauvre animal et le faisant gicler à la ronde.

Quant à la Vierge, elle terminait de lui exposer point par point le programme qu'elle avait arrêté et dont elle avait choisi de confier l'exécution à lui-même personnellement.

– ...voilà, Antoine, terminait la Vierge, ce que l'humanité attend de toi. Va, aie confiance, je serai toujours à tes côtés !

– À ce propos..., gémit Antoine.

– Oui, mon grand ?

– Ça ne pourrait pas attendre quelque temps ? Je vais être très occupé ces jours-ci... et je n'aurai pas un moment à moi !

Comme je le disais au début de ce chapitre, il ne fallait pas s'attendre à ce que cochon d'Antoine se comportât autrement devant l'évidence d'un miracle, avec sa petite mentalité de boutiquier ferroviaire qui analysait toute situation en profits et pertes.

Ah, il avait bien choisi son boulot, celui-là ! Des perles à un pourceau ! Tout ce qu'il avait retenu de cette nuit, c'est que depuis qu'il pouvait voir le clocher de Maulieu à travers sa maisonnette son problème immobilier n'en était plus un puisque c'est en tôle qu'il passerait les quelques prochaines années. Mais je ne reviens pas là-dessus puisque j'ai dit plus haut ce qu'il advint de lui après cet événement.

Je voudrais revenir à Joseph Barberaz et dire comment, d'un miracle effectif qu'il interpréta comme un simple coup de pot, il parvint à bricoler quelque chose qu'il fit passer pour un miracle.

Un peu comme un faussaire qui, découvrant un tableau authentique, le ferait passer pour vrai en croyant qu'il est faux. Me fais-je comprendre...

Car de toute évidence ce qui lui arrivait tenait du miracle :

l'accident du passage à niveau 534 avait relégué aux archives la grève des routiers et son peu glorieux entretien télévisé.

Ce qu'il ne savait pas c'est que le reportage le concernant avait déjà été déprogrammé par le directeur de la chaîne, en accord avec les parties concernées, pour éviter la troisième guerre mondiale. C'est donc inutilement qu'il détourna à son profit un miracle qui, une fois déjà, n'avait servi à rien.

Était-ce donc en vain que la Sainte Vierge aurait réalisé sa prestation ? Pas tout à fait, comme vous allez le voir, car après avoir joué les imbéciles heureux, Joseph joua les miraculés et ceci au seul bénéfice du seul être qui lui était indispensable, je veux parler de Maria Dolores, son épouse.

En effet, il aurait pu s'en tenir à n'être que le rescapé d'un drame ferroviaire, puisque les raisons qui lui avaient fait espérer un tel événement avaient disparu. Mais d'une part il avait une propension au mensonge et, d'autre part, il aimait faire le généreux.

Il faut ajouter que la commission d'enquête lui mâcha le travail car il était inexplicable qu'il ait pu voir la motrice arriver. La vitesse à laquelle il roulait, et que révéla le chronotachygraphe du camion, l'empêchait forcément de quitter le passage à niveau des yeux sans parler du rideau d'arbres qui masquait la voie ferrée.

Il n'en disconvint pas, passa sous silence la présence d'Antoine qui regardait la télé sur son tas de gravier et lâcha bribe par bribe la chose incroyable, avérée par sa réticence à la révéler, je veux dire l'apparition d'une silhouette holographique de la même consistance lumineuse qu'une image de télévision au milieu du passage à niveau ouvert et que tout un chacun interpréta à sa place comme une apparition miraculeuse. L'alternative devant laquelle il mit donc l'opinion n'était pas : " ment-il ou ne ment-il pas ? ", mais celle-ci : " ce qu'il a vu était-il réel ou imaginaire ? ”.

Alors imaginez vous-même quel éblouissant météore ce fut dans la vie terne, grise, triste et désespérante de Maria Dolores : s'il y avait bien un univers qui échappait au principe de causalité, alors il était là, autour d'elle, comme le ciel bleu au-dessus des nuages.

Tout d'un coup, sa rencontre avec Joseph Barberaz, son enterrement dans ce trou sinistre prenaient un sens. Joseph Barberaz, lui-même, n'était plus seulement ce triste pitre, ce tube digestif, cette machine à fabriquer du Joseph qu'elle avait cru qu'il était jusque-là et elle lui en demanda pardon en pleurant et cela le fit pleurer lui-même alors qu'il n'aurait jamais cru pouvoir en arriver là.

Alors, malgré le mensonge qui fondait toute l'affaire, d'ailleurs lui-même commençait à s'y perdre, ils en vinrent à enfin s'estimer.

Et cela, c'était vraiment un miracle !